

pouvait, d'un moment à l'autre, être envahi par les autres chasseurs. Roberts parvint à précipiter le tronc d'arbre du haut de la rive escarpée et descendit ensuite vers la rivière, en se tenant aux roseaux et à tout ce qu'il pouvait saisir. Il plaça sa carabine sur cet étrange radeau, et il allait hasarder de passer, quand il entendit les aboiements des chiens à très peu de distance de lui. Un instant après, toute la meute éclata en aboiements d'une telle violence, que Roberts fut amené à penser que la panthère, dans sa fuite, avait dû chercher un asile sous un arbre, et qu'elle avait ainsi échappé pour le moment aux poursuites de ses ennemis.

Il n'y avait pas un instant à perdre. En poussant le tronc dans la rivière, il avait atteint le milieu des eaux, quand il entendit le bruissement des broussailles de l'autre côté de la rivière. Les roseaux s'entr'ouvrirent, et au même moment une forme d'animal indécise apparut sur la levée du rivage, et se jeta avec la rapidité de l'éclair au milieu des flots, qui la recouvrirent comme un linceul.

C'était la panthère. Elle plongea si près de notre chasseur, qu'il fut éclaboussé des pieds à la tête. Les remous causés par cette chute devinrent si forts qu'ils firent presque chavirer son embarcation. Le terrible animal revint à la surface de l'eau, et, sans faire la moindre attention à l'ennemi qui le guettait, nagea résolument vers la rive opposée.

Roberts avait recouvré sa présence d'esprit ; car il avait presque été déconcerté par la vue émouvante de l'animal, se montrant ainsi inopinément à ses yeux. Heureusement pour lui, sa carabine n'avait pas été mouillée ; il l'arma, et, couchant en joue la panthère, fit feu en un clin d'œil. Il s'en fallait de beaucoup que notre chasseur fût en position de viser, et pourtant il atteignit l'animal au moment où il repartit à fleur d'eau. La panthère bondit en l'air et retomba aussitôt dans le torrent. Roberts était sur le point de pousser un cri de triomphe, lorsque l'animal blessé se montra à la surface du courant et se lança furieux sur la rive escarpée. À ce moment critique, notre étrange navigateur perdit l'équilibre, tomba dans la rivière et disparut sous les eaux, avec sa carabine et sa poire à poudre. Au moment où il revint au niveau, les chiens, qui avaient hurlé de rage en perdant la trace de la panthère, parvinrent à l'endroit où l'animal s'était précipité dans l'eau ; ils s'y jetèrent, et, apercevant l'agitation des eaux causée par la chute de Roberts, ils supposèrent que là se trouvait la proie qu'ils poursuivaient, et attaquèrent résolument l'infortuné chasseur. La position de Roberts était des plus critiques ; car si les chiens, qui faisaient des efforts désespérés pour atteindre leur ennemi supposé, l'eussent rejoint pendant qu'il se débattait au fond des eaux, il eût été déchiré en mille morceaux avant qu'ils eussent reconnu leur erreur. Aussi comprit-il à temps toute l'étendue du danger qui le menaçait, et il s'élança en tenant d'une main ferme sa lourde carabine. À peine avait-il trouvé pied, que les chiens l'enveloppèrent, et Popy, qui ne reconnut pas son maître, se jeta sur lui. Roberts se mit vivement en garde, repoussa les plus avancés des assaillants avec la crosse de sa carabine.

—Arrière, limiers, mauvais chiens ! Eh quoi ! vous sautez sur votre maître ! A bas, Popy ! à bas !

Pendant que Roberts prononçait ces mots, Popy l'avait reconnu, et il vint à lui en remuant la queue en signe d'allégresse. Roberts, toujours fort peu rassuré, recula de quelques pas, tomba dans un trou profond, où il disparut de nouveau dans l'eau, juste au moment où Bahrens arrivait sur la rivière. Celui-ci, croyant avoir affaire à la panthère, mit en joue et allait faire feu. Mais en ce moment les chiens protégèrent le chasseur contre la balle de son ami.

Bahrens qui, pour rien au monde, n'aurait voulu tuer les chiens, attendit un moment. Cela suffit pour qu'à son grand étonnement il pût reconnaître son ami, qui, ne sachant pas quel nouveau danger le menaçait, avait réussi à prendre pied, et crachait l'eau qu'il avait avalée.

Tandis que cela se passait, la meute flairait le sang qui avait coulé de la blessure de la panthère, et se lançait avec fureur à

la poursuite de l'animal qu'elle retrouva dans le fond de la vallée.

—Hallo, Roberts ! s'écria Bahrens de la rive opposée. Que diable faites-vous là dans la Fourche-la-Fave.

—Je ne sais vraiment ; je crois que j'y cherche des écrivisses, répondit celui-ci en cherchant à sortir de l'eau et à gravir le bord escarpé.

Deux fois Roberts échoua dans ses efforts et glissa en arrière dans le torrent ; mais enfin il réussit à gagner le haut de la berge. Son ami ne put réprimer son hilarité à la vue de la figure piteuse que faisait Roberts ; mais cependant il n'eut garde de l'abandonner dans la position critique où il se trouvait. Tout à coup Roberts saisit d'une main ferme un arbriseau qui se trouvait à sa portée, prit son élan et disparut au milieu des buissons sans accorder même un coup d'œil à son ami.

Bahrens retourna sur ses pas pour voir ce qu'était devenu son cheval ; car, lorsqu'il avait vu les chiens patauger dans l'eau, il avait mis pied à terre et ce n'était qu'à pied qu'il pouvait espérer se frayer un passage à travers les nombreux obstacles qui se dressaient devant lui. Il retrouva facilement son coursier, se remit en selle et le lança au galop pour se rendre à un gué situé un peu en amont. Malgré la diligence qu'il mit à franchir la distance, il arriva trop tard ; car, tandis qu'il essayait de se frayer un passage à travers les roseaux, il entendit le bruit d'une détonation, et, peu après, les aboiements des chiens qui, à ne pas en douter, s'élançaient autour d'un arbre.

Malgré cela, la panthère était encore cachée au milieu des branches, quand il mit le pied dans la petite clairière où les chasseurs s'étaient réunis. Les griffes clouées sur le tronc de l'arbre, l'animal se cramponnait de toutes ses forces à sa dernière planche de salut. Les convulsions qui agitaient tout son corps prouvaient la gravité de la blessure qu'il avait reçue. Bientôt ses griffes se desserrèrent, et il tomba au milieu de la meute exaspérée, et se jeta sur un jeune chien auquel il ouvrit la carotide.

Au premier abord, les chasseurs, malgré tous leurs efforts, ne purent réussir à arracher aux chiens le cadavre pantelant de la bête. Les limiers s'y acharnaient et la lacéraient avec une volupté sauvage. On finit cependant par leur faire lâcher prise, et Cook, à qui appartenait le chien blessé, voyant que l'animal ne pourrait pas survivre à sa blessure, mit un terme à ses souffrances en lui tirant un coup de fusil.

—Voilà le septième chien que je vois tuer de cette manière, fit Bahrens d'une voix colère, en posant son arme sur le sol. On ne peut pas retenir ces stupides chiens quand ils ont devant eux une proie de cette importance. Avant qu'ils aient le temps de se reconnaître, le monstre a sauté au milieu d'eux, et il les jette à gauche et à droite comme les blocs d'un jeu de quilles.

—Hallo ! Roberts, fit Bahrens en riant ; vous avez vraiment fort bonne mine. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'allumer un feu. Bonjour, Cook, d'où venez-vous, mon vieux ? Il y a au moins quinze jours que je ne vous ai vu, depuis notre expédition malencontreuse pour rattraper les chevaux volés, expédition qui n'a servi à rien. Est-ce vous qui avez tué la panthère ?

—Oui, répondit Cook en rechargeant son arme. J'étais chez les Harper, et, en entendant les chiens si près de la maison, je n'ai pu résister à la tentation de venir me joindre à la chasse.

—Nous ne sommes donc pas loin de la maison de Harper ! demanda Roberts. Ah ! je crois me reconnaître dans ce pays. Sa demeure est là-haut derrière ces cyprès.

—Oui, à peine à cinq cents pas d'ici, répondit Cook. Nous ne ferions pas mal de nous y rendre tous ensemble : Roberts pourra sécher ses habits, et nous écorcherons la panthère à notre aise.

—Je voudrais, avant tout, savoir ce qu'est devenu mon cheval, fit Roberts avec une certaine anxiété. Peut-être sa